

Lo tsin tondu

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 13

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190336>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sance au jardin du Luxembourg. Il habite une maison charmante, rue de la Roquette, et cultive les plus belles roses que j'aie jamais vues.

— Et il coupe aussi les têtes ! ajoute le magistrat d'une voix grave. Votre ami Legrand n'est autre que « Monsieur de Paris. »

— Comment ! c'est le bourreau ?..

— Lui-même. Je l'ai vu à l'œuvre.

— Ah ! je m'explique maintenant cette machine bizarre que j'ai aperçue derrière les lauriers roses...

— C'était la guillotine !

Charles Nodier ne revint plus au jardin du Luxembourg et il cessa d'aimer les roses blanches qui, depuis cette aventure, lui faisaient toujours l'effet de roses rouges. »

LA FILLE DU COLONEL.

V

Or, il fallait, en quinze jours, trouver cet officier, type des rêves de Jeanne, cet officier sérieux, laborieux, enthousiaste, auquel elle pût accorder sa main sans inquiétude pour l'avenir.

La jeune fille n'en désespérait pas, car elle ne désespérait jamais de rien.

— Il sera rude, peut-être, se disait-elle, sévère, même un peu grognon... que m'importe, pourvu qu'il soit bon soldat et qu'il me laisse en mon milieu ! J'aime l'armée, et je ne veux pas la quitter. Cherchons... faisons une revue... comme M. Ollier.

Alors Jeanne prit ses registres et, appuyant gracieusement sa tête sur la main gauche, les ouvrit devant elle.

Elle commença, instinctivement peut-être, par les plus jeunes :

— *Cadres du soixantième... sous-lieutenants...* ils sont nombreux, murmura-t-elle ; il faut lire avec soin.

Ses yeux parcoururent les colonnes. A mesure qu'elle achevait et tournait les pages, une petite moue d'enfant gâté se dessinait sur ses lèvres. Qui l'eût vue, ainsi étendue dans l'herbe fleurie, fleur elle-même et la plus belle de toutes ; qui l'eût entendue, formulant tout haut ses réflexions, eût été bien surpris :

— Surger... pommade ! Fleury... pommade !... d'Ailly... niais ! Castel... nul ! Descoings, Robert, Davau... pommade ! pommade ! pommade ! tous dans la pommade ! Tiens ! Marboeuf... oui, Marboeuf... celui-là est plus sérieux et ses notes sont bonnes ; le colonel dit que c'est un piocheur, mais que vaut-il, au fond ?...

Et Jeanne s'arrêta un instant sur ce nom, qui la frappait. Puis, voulant s'éclaircir davantage, elle se souleva :

— Michel ! cria-t-elle.

Michel passa les brides des chevaux dans son bras gauche replié, et s'avança promptement, croyant qu'on allait partir :

— Ma colonelle ?

— Michel, connais-tu le lieutenant Marboeuf ?

Le vieux soldat ouvrit de grands yeux étonnés :

— Le sous-lieutenant ?... Si je connais ?...

— Oui, connais-tu le sous-lieutenant Marboeuf ?

— Certainement, ma colonelle, je le connais. La seconde du trois.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il est ?

— Il est... il est sous-lieutenant. C'est le plus jeune arrivé.

Jeanne fit un petit cri :

— Le plus jeune arrivé, dis-tu ? Quel âge a-t-il ?

— Dame, je ne sais pas, moi, ma colonelle... il ne me l'a pas dit.

— Mais encore ?

— Il doit avoir vingt-deux à vingt-trois ans, à peu près. Jeanne se laissa retomber.

— Vingt-trois ans !... C'est très bien, mon vieux Michel, retourne là-bas. C'est tout ce que je voulais savoir.

Et elle pensa tout bas :

Epouser un homme plus jeune que soi... jamais !

Michel demeura un instant bouche bée, stupéfait des questions qui lui étaient faites et de l'attitude de « sa colonelle » ; mais il n'avait jamais répliqué de sa vie ; il tourna lentement sur ses talons et, du même pas, alla se remettre en croisière à la même place qu'auparavant.

Jeanne tourna la page :

— *Lieutenants...* hum ! je les connais mieux, ceux-là. En voilà de mariés ; braves gens, ma foi, bons officiers, mais qui ne sont plus à prendre ; et ceux-ci ?... Hélas ! garçons coiffeurs, comme les autres ! Ceux-ci ?... nuls. Et celui-là, au bas de la page, Darmond ? je l'ai vu, chez nous... belles notes... qu'en pense Michel ?

Et, se soulevant encore à demi, la capricieuse enfant cria :

— Michel, sais-tu quel âge a le lieutenant Darmond ?

Michel réfléchit un instant, examina l'extrémité de ses souliers d'ordonnance, se gratta le front, et enfin releva la tête.

— Quarante ans, à peu près, ma colonelle... sorti des rangs.

— Bon, pensa Jeanne. Encore un de jugé ! Comme il est précieux, ce bon Michel.

Poussant un soupir, elle passa à l'autre page.

— *Capitaines...* oh ! les capitaines, mon dernier espoir ! Lisons doucement... six mariés, d'abord, et deux veufs... Fauveau, Daberg, Cousteau, cheveux blancs, figures de parchemin, usés jusqu'à la corde... Comme on vieillit vite, en garnison ! Je ferai peut-être comme eux, moi ! Urseau, le perroquet vert ! Fi ! peut-on être aussi malhonnête !... N'en reste-t-il plus ? Ah ! si, celui dont Olivier parlait hier, et que je ne connais pas, le capitaine Maurel... Quelles belles notes ! Qu'en pense mon oracle ?

(A suivre).

Ch. SAINT-MARTIN.

Lo tsin tondu.

Tondrè lè tsins, l'est on meti qu'est atant dè respettà que n'autro ; kà ne lài a min dè sot meti, ne lài a què dâi sottès dzeins, s'on dit. Mâ se cé que tond lè tsins vâo fèrè sè z'affèrès ein pratiqueint se n'honorablia vocachon, ye faut que lo fassè à boun-écheint et na pas coumeint Bibliatse a fé l'autro dzo.

Bibliatse qu'a don fé dâi z'étudès po débarassi lè tsins dè lào pèladzo, n'a pas atant d'ovradzo que voudrà, kà y'a bin dâi tsins que font coumeint cliào que sè râzont leu mémo, et que ne vont jamé sè fèrè reguingolâ vers li ; assebin lo pourro diablo est conteint quand tràovè onna bête que lài pào fèrè gâgni dou francs.

L'autro dzo don, que sè trovâvè à roudâ pè vai la gâra, ye vâi on tsin à forta tignasse que sè promè-nâvè derrâi on monsu que banbanâvè perquie.

— Balla bite, fâ Bibliatse ein vouâteint lo monsu.

— Ma fâi vâi, adrâi balla ! repônd lo monsu.

— L'est damadzo que l'aussè lo pâi tant long. se

dit Bibliatse, kà ce bio tsin sarai onco bin dè plie galé se l'étai tondù.

— Lo mè seimbiè assebin, se fà l'autro.

— Eh bin, lo faut-te tondre, cein sarà vito fé ?

— Oh ! se vo volliài, dit lo monsu.

— Adon Bibliatse soo on bocon dè sucre dè sa catsetta po apprevàisi lo tsin, et quand l'a z'u eimpogni la bête, lài attatsè lè quatre piautès, la virè quebas, et hardi ! la débarrassè à coups dè tailleint dè sa téson.

Lo monsu lo vouàitivè fèrè, et Bibliatse sè peinsavè que l'étai conteint et que lài porrà bin demandà dou francs cinquanta, vu que s'appliquavè gaillà.

— Vo vайдè coumeint cein va dza dè mi ora que l'est on bocon dévetu ?

— Ein effé ! y'a na granta diffèreince.

Ora lài faut laissi lo bas dâi piautès sein lè tondrè, qu'ein ditès-vo ?

— Bin se vo volliài, cein sarà pe galé.

— Et lo bet dè la quiva ! lài fautlaissi on blisset dè pài ?

— Eh bin, ne sé pas ; n'amo pas tant cé motset.

— Faut-te tot copà ?

— Se vo copà tot, cein ne va pas non plie.

— Eh bin, que faut-te fère ?

— Ao bin, ma fâi, fédè coumeint vo voudrà, kà cé tsin n'est pas min ; ne sé pas à quoui l'est ; et pi d'ailleu vouaïque l'hàora dâo trein, faut que parto...

Et l'est dinsè que lo pourro Bibliatse, restà tot solet, et tot motset, n'a pas reçu on sou po s'étrè bailli bin dè la peina avoué 'na tsaravouta d'émate-loze dè tsin, et l'est ein teimpéteint après cé che-napan dè gaillà quel'a laissi fèrè sein lài derè que lo tsin n'étai pas sin, que l'est z'u bairè on verro dè « goutte » po sè consolà.

Comment les modes s'imposent.

A l'approche de la belle saison, plusieurs de nos lectrices se demandent, sans doute, quelle est la mode qui va surgir dans les toilettes. Hélas ! rien de nouveau ; la mode n'innove rien ; ce qu'on porte aujourd'hui se portait il y a dix, quinze, vingt ans et se portera de nouveau plus tard. Après avoir orné leurs chapeaux de plumes et de fleurs, les dames les ont orné de fruits. Elles arriveront évidemment aux légumes. Du reste, les carottes et les radis ont déjà figuré sur les coiffures des parisiennes au temps du Directoire.

Les personnes qui imposent les modes sont ordinairement les grands faiseurs et les grandes faiseuses, sans cesse à la recherche de ce qui sort de l'ordinaire. Ce sont aussi les premières artistes des théâtres de genre et les grandes mondaines qui dirigent l'esprit de leurs couturières vers telle ou telle combinaison de formes, d'étoffes ou de couleurs.

Très souvent, la première apparition d'une mode a lieu au théâtre, où la robe d'une artiste en vogue donne le ton pour la saison.

Mais si quelques-unes de ces variétés incessantes dans la manière de se vêtir sont heureuses, que de choses laides, que de choses grotesques s'étalent

chaque jour sous nos yeux ! C'est pour obéir à la mode que nos dames se condamnent tantôt à se blinder avec des crinolines qui leur donnent l'aspect d'une cage à poules ou d'une cloche à melons ; tantôt à s'enfermer dans des fourreaux de parapluies, terminés par une queue démesurée ; tantôt à s'annexer une sorte de coussin en poul, en manière de tournure, dont l'exagération leur fait une silhouette étrange ; tantôt enfin à se déformer la poitrine à l'aide de corsets, qui attaquent le jeu des organes nécessaires à la vie.

Quant aux couleurs des étoffes, elle passent alternativement au vert de gris, au bleu-gendarme, au rose fané, au caroubier ; d'autrefois, c'est le jaune d'or ou le rouge violent qui ont la prépondérance, Mais, en somme, c'est la couleur la plus laide, la nuance la plus ridicule qui a le plus de chance de durée.

Réponse à la question posée samedi : Les trois villes sont : *Troyes, Foix, Die*. (3 fois 10 font 30). Ont répondu juste : MM. de Torrenté, Sion ; Maillard, Lyon ; Zozyme Guillet, Chaux-de-Fonds ; Vallotton, cafetier, Val-lorbes. — La prime est échue à ce dernier.

Problème.

Un nombre de 3 chiffres est divisible par 3 et par 5. Le chiffre des centaines est égal au reste de la division de ce nombre par 10 ; et le chiffre des dizaines est plus grand que celui des unités. Quel est ce nombre ?

Prime : Une gravure.

La livraison de *mars* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient : Poètes modernes de l'Angleterre. Alfred Tennyson, par M. Henri Jacottet. — La société théosophique et le monde occulte, par M. Aug. Glardon (dernière partie). — Le médecin assistant. Nouvelle, par M. le Dr Châtelain (dernière partie). — La publicité commerciale et industrielle dans les journaux, par M. Edouard Lullin. — La justice en Italie, par M. Honoré Mereu. — Le rachat des chemins de fer par l'Etat, par M. Ed. Tallichet (seconde partie) — Paraska. Nouvelle, par Mme Alexandra Shabelsky. — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, politique. Bulletin littéraire et bibliographique,

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE.

FAVEY & GROGNUZ, 4^{me} édition, augmentée de divers morceaux et de nombreuses gravures. Prix : 2 francs.

Grand choix d'enveloppes, avec impression de la raison de commerce, à des prix très avantageux. Registres, copies de lettres, presses à copier. Entêtes de lettres, cartes de visite et de commerce.

La **Bonne cuisinière bourgeoise**, ou instructions pour préparer, de la meilleure manière, les mets usités, soit dans la vie ordinaire, soit dans les occasions de fête. Tableau pour l'arrangement des plats sur la table. — Prix : 4 francs.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD ET V. FATIO